

Jacques Ellul

Pour qui, pour quoi travaillons-nous ?

ELLSWORTH (Lincoln), explorateur américain, né à Chicago (1880-1951), qui effectua plusieurs raids aériens en Arctique et en Antarctique.

ELLUL (Jacques), Bordeaux (1912-1994) ; juriste, historien, théologien et sociologue, ce penseur prophétique est le premier à avoir compris que le phénomène technique est la clef de notre modernité.

ELME (*saint*). V. Erasme.

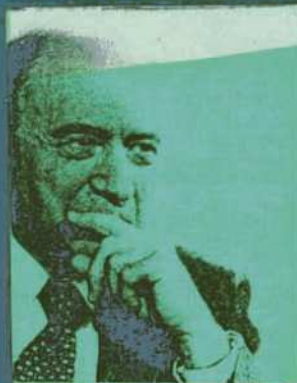
Elmire, femme d'Orgon, dans le *Tartuffe* de Molière, femme honnête sans pruderie.

ELNE (66200), comm. des Pyrénées-Orientales (arr. de Perpignan) ; 6019 h. (Illibériens). Anc. cathédrale (XI^e-XV^es.).

Cloître cathédrale (XII^e-XIV^e s.) avec des tombeaux des XII^e et XIII^e s.

Eloge de la folie (*l'*), ouvrage latin d'Erasme (1511), satire souvent hardie de la société.

ELOÏ (*saint*). évêque de Noyon, né à Chaptelat (Limousin). [v. 588-660], orfèvre et trésorier de Clotaire II, puis de Dagobert I^{er}. Il succéda à Saint Médard, évêque de Noyon-Tournai (641). Patron des orfèvres et des ouvriers qui font



Jacques ELLUL

la petite vermillon

la petite vermillon

Pour qui, pour quoi travaillons-nous ?

DU MÊME AUTEUR
À LA TABLE RONDE

DANS LA COLLECTION « LA PETITE VERMILLON »

- Exégèse des nouveaux lieux communs*, 1994
Métamorphose du bourgeois, 1998
Anarchie et christianisme, 1998
La Subversion du christianisme, 2001
Sans feu ni lieu. Signification biblique de la Grande Ville, 2003
La Pensée marxiste, 2003
L'Illusion politique, 2004
L'Idéologie marxiste chrétienne, 2006
Autopsie de la révolution, 2008
Ellul par lui-même, 2008
De la révolution aux révoltes, 2011

★

DANS LA COLLECTION « CONTRETEMPS »

- L'Espérance oubliée*, 2004
La Foi au prix du doute, 2006
Les Successeurs de Marx, 2007

★

- Le Défi et le nouveau. Œuvres théologiques (1948-1991)*, 2007

★

- Patrick Chastenet : *Entretiens avec Jacques Ellul*, 1994

Jacques Ellul

POUR QUI, POUR QUOI
TRAVAILLONS-NOUS ?

Textes choisis, présentés et annotés par
Michel HOURCADE, Jean-Pierre JÉZÉQUEL
et Gérard PAUL



La Table Ronde
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© Éditions du Seuil, 1987, pour « Le travail » ;
1982, pour « Vers la fin du prolétariat ? ».

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2013, pour la présente édition.
ISBN 978-2-7103-6996-7.

www.editionslatableronde.fr

Extrait de la publication

INTRODUCTION

Quelle place pour le travail dans la société contemporaine

Le projet de rechercher et rassembler les textes de Jacques Ellul touchant au thème du travail vient d'un double constat : d'une part Ellul n'a jamais consacré un ouvrage entier à ce seul sujet, pour surprenant que cela paraisse, et d'autre part, le travail tient dans nos vies, mais également dans les médias et dans l'activité intellectuelle, une place considérable et donne lieu à une surabondante production éditoriale.

Une lecture attentive montre que le thème du travail est, contrairement aux apparences immédiates, très présent dans l'œuvre de Jacques Ellul. Tout d'abord, il existe un numéro spécial de la revue Foi & Vie (juillet 1980) titré « Le travail ». Ellul était à l'époque le directeur de la revue. De ce numéro thématique, il signe les deux articles introductif (« De la Bible à l'histoire du non-travail ») et conclusif (« Pour qui, pour quoi travaillons-nous ? »). En fait, sur les cinq autres articles, quatre sont de sa main, signés de pseudonymes. Peu important les raisons de ce choix éditorial, ce qu'il convient de noter c'est, d'une part, qu'il a jugé le thème assez important pour y consacrer un numéro

spécial, d'autre part, qu'il a trouvé dans ses propres réflexions de l'époque suffisamment de matière pour alimenter en quasi-totalité cette livraison. Si l'on choisit cette revue comme point de départ des recherches, on constate que les idées avancées et développées dans les différents articles soit figurent explicitement ou en filigrane dans des publications antérieures, soit ont été reprises et amplifiées dans des textes ultérieurs.

Le travail tient donc une place importante dans les réflexions d'Ellul, ce qui est assez logique si on le rapporte aux deux « volets », sociologique et théologique, de l'œuvre : une pensée du travail ayant toujours été présente dans la recherche théologique, le thème ne pouvait être absent des préoccupations d'Ellul ; et si l'on considère le « volet » sociologique, la critique de la société technicienne, le lien entre technique et travail est si étroit qu'une analyse séparée des deux n'aurait strictement aucun sens.

Ainsi, dans un ensemble important de textes de diverses époques, Ellul analyse le travail sous deux angles qui ne recoupent pas complètement et exactement les deux axes de sa pensée. Au contraire, le thème du travail apparaîtrait plutôt comme celui à propos duquel Ellul a le plus multiplié les croisements entre l'analyse historique et sociologique et la réflexion théologique. Et la diversité des textes n'empêche pas qu'on y trouve une très grande cohérence alors même que la pensée d'Ellul semble avoir beaucoup évolué dans le temps.

Dans sa critique historique, il rappelle d'une part que des sociétés anciennes ont pu et su vivre dans un rapport au travail très différent de celui qui est le nôtre,

d'autre part que cette conception actuelle du travail est fondée sur une idéologie récente, l'idéologie bourgeoise et le mythe du progrès. Dans son approche théologique, il s'élève contre une prétendue « valeur » du travail comme manifestation d'obéissance et de conformité au dessein divin. Enfin, vers la fin de sa vie, au milieu des années 80, Ellul, s'appuyant sur Richta, Gorz et Castoriadis, développe une critique politique et économique du travail, débouchant – ce qui est nouveau et étonnant chez lui – sur des propositions d'action assez précises.

Sous l'angle théologique, il est, selon Ellul, complètement abusif de considérer le travail comme une valeur positive chrétienne, ou comme un commandement explicite de Dieu. Se livrant à une exégèse des textes bibliques, Ellul montre que le travail est une nécessité, une nécessité pour s'alimenter, pour survivre, mais en aucun cas une offrande susceptible de s'attirer la grâce de Dieu. Si l'Église a tant valorisé le travail à partir du XVI^e siècle, c'est uniquement par opportunisme, pour sceller une alliance avec la bourgeoisie dont le travail était la valeur centrale, le moteur de sa puissance en expansion. Le travail est un substitut à l'effacement des valeurs traditionnelles, c'est-à-dire chrétiennes. Il ne faut pas confondre travail et vocation. Le premier est de l'ordre de la nécessité, de la contrainte. La seconde est une action guidée par un élan spirituel et elle est susceptible de modifier, dans une plus ou moins grande mesure mais dans un sens chrétien tel que l'entend Ellul, la forme du monde où nous vivons. Cette action ne peut être que gratuite, car il y a contradiction entre le travail salarié, marchand et

un engagement auprès de ses semblables censé traduire une grâce divine. Pour éviter une dichotomie trop importante entre ces deux parts de vie encore convient-il qu'il y ait une relation dialectique entre les deux sphères d'activité : le travail rémunéré doit être vécu comme une source d'expériences pouvant être réinvesties dans l'activité militante et inversement.

L'exaltation du travail est aussi – et nous retrouvons ici Ellul historien du droit et des institutions sociales – le fruit d'un conditionnement idéologique apparu dès la Renaissance et exalté tout au long du XVIII^e siècle. « Le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin », écrivait Voltaire. Les économistes libéraux, de leur côté, établissent le travail comme la seule source de l'enrichissement de la collectivité. La valeur travail sera ensuite sublimée par Marx qui y verra le mode d'accomplissement caractéristique de l'homme : « L'objet du travail est donc la réalisation de la vie générique de l'homme. » L'aliénation provient de la dépossession du produit de son travail par les propriétaires des moyens de production et sa marchandisation. Par la suite, le mouvement ouvrier, en particulier par la voix de ses syndicats, procédera à une véritable sacralisation du vocable de travailleur. Cette prépondérance du travail au sens actuel du mot date de l'industrialisation. Ellul insiste sur la moindre place accordée au temps de travail dans les périodes précédentes et fait observer en particulier l'importance du nombre de jours chômés. Avec la généralisation du salariat dans la seconde moitié du XX^e siècle, le travail concerne désormais la plus grande partie des adultes dans la population.

Enfin, Ellul étudie l'impact de la technique sur l'évolution du travail. Avec la révolution scientifique et technique, ce n'est plus le travail en tant que tel, facteur de production quantifiable et indifférencié, mais l'innovation technique qui est à l'origine de la valeur économique. L'automatisation et l'informatisation sont les véritables sources d'un accroissement prodigieux de la production de biens. Cette transformation du travail s'est traduite pour le travailleur par une parcellisation et spécialisation qui éloignent l'homme du sens même de sa tâche. Il s'ensuit une incompréhension fondamentale de l'homme au travail à l'égard de l'objet même de son labeur. Les énormes gains de productivité, y compris dans l'agriculture et dans le tertiaire, remettent en cause la centralité du travail et provoquent une diminution obligée du temps de travail, mais plus encore une irrésistible poussée du chômage. Ces bouleversements devraient en bonne logique entraîner un complet changement du système de production et de redistribution des richesses. Mais la prégnance de l'idéologie du travail freine la diminution du temps de travail et la pleine exploitation des gains de productivité. Cette contradiction entre les possibilités démultipliées de production du système technique et une vision de l'organisation sociale fondée sur la priorité du travail est au cœur de la crise de la société. Si le travail n'a plus de signification véritable et s'il n'apporte plus de satisfaction, la situation faite à celui qui en est privé est encore bien pire. Le chômage plus encore qu'un problème matériel entraîne pour sa victime un processus de déclassement social avec sa cohorte de symptômes physiologiques et psychologiques. Dans

cette perspective d'analyse, ce qu'on appelle mondialisation n'est que l'extension géographique des modes de production et l'absorption par la machine des compétences de l'ouvrier occidental traditionnel. Faire face à ces problèmes exige beaucoup d'imagination, mais l'imagination de solutions radicales est systématiquement considérée comme utopique alors même que c'est justement la pérennité du système en place, avec son cortège de déséquilibres économiques et de problèmes sociaux de plus en plus insolubles, qui doit être regardée comme utopique.

Quotidiennement l'actualité nous apporte son lot d'interrogations, de polémiques sur le partage du travail, la revalorisation du travail, les mutations du travail, la sauvegarde des emplois... Toutes ces réflexions traduisent une angoisse bien réelle sur une question que nos sociétés sont bien en peine de traiter : qu'est-ce que le travail dans un univers où il n'est plus le facteur principal de l'accroissement de richesses – cet objectif étant devenu le seul moteur du fonctionnement de nos collectivités –, mais reste cependant indispensable pour assurer la satisfaction des besoins élémentaires nécessaires à la survie tant individuelle que collective ? Parallèlement à d'autres auteurs comme Hannah Arendt ou André Gorz, Jacques Ellul nous invite à une véritable réflexion anthropologique sur le sujet. Est-il fatal que ce soit le travail qui constitue le principe de médiation entre l'homme et ses semblables, entre l'homme et la nature ? Que ce soit le travail qui constitue l'unique mode d'identification sociale pour l'individu ? Constaté qu'il n'en fut pas toujours ainsi, loin s'en faut, devrait déjà nous inciter à une prise de

distance par rapport à cet impératif du travail : briser la routine intellectuelle sur ce sujet devrait être une première priorité. Ce qui se joue dans le rapport que les hommes d'une société donnée entretiennent avec le travail, c'est fondamentalement le rapport entre nécessité et liberté. Étant admis qu'une part de travail est inévitable pour notre entretien biologique, comment considérer la capacité d'action restante ? A priori, c'est dans ce domaine que s'exprime la spécificité de l'homme par rapport à l'animal.

Cette part d'activité essentielle, pour Ellul, c'est la vocation. La vocation ne se trouve pas dans une liste de métiers particuliers qui se distinguent par l'aide qu'ils apportent aux autres hommes : médecin, instituteur, sapeur-pompier... Ces métiers s'inscrivent comme les autres dans un rapport marchand avec son lot de routine et de contraintes administratives. La vocation se manifeste par une action désintéressée qui témoigne de l'engagement de son auteur en faveur d'une amélioration du fonctionnement de l'organisation sociale, dans le sens du message chrétien pour Ellul ; c'est aussi une entreprise dont l'auteur assume la pleine responsabilité. Pour illustrer concrètement cette idée, on peut prendre Ellul en personne dans son engagement au sein d'un club de prévention de la délinquance dans sa commune de Pessac ou dans une association de préservation de la côte aquitaine contre des projets pharaoniques de bétonnage dans les années 1970.

Pour Hannah Arendt l'alternative au travail, c'est l'œuvre et l'action. Par œuvre, au sens actuel des choses, on peut entendre l'activité artistique. Mais c'est surtout l'action que privilégie Arendt comme pro-

priété caractéristique de l'homme, suivant en cela l'enseignement d'Aristote. Car l'action pour elle signifie l'action politique et elle s'exerce sous forme d'un échange de paroles avec ses concitoyens. Le débat politique a pour enjeu le fonctionnement et les projets de la cité : c'est par excellence le domaine de l'exercice de la liberté.

Contrairement à ce que véhicule l'idéologie dominante, le travail n'est pas la liberté. De manière polémique Ellul illustre cette contradiction avec le slogan inscrit au-dessus des portes des camps de concentration nazis : Arbeit macht frei, le travail rend libre. Il n'y a pas pour lui d'oxymore plus caractéristique de la société moderne. Quitte à ferrailler avec les féministes qui voyaient justement dans le travail de la femme la condition de son émancipation.

Le travail n'est qu'une des facettes d'un système social qui comprend la production et la consommation. La production, soit l'accumulation de biens donnant lieu à échange marchand, est devenue le bien suprême de la société : la croissance (réduite au pourcentage d'augmentation du PIB) est le critère incontesté et « objectif » qui permet de juger du bien-fondé d'une politique publique et de ses promoteurs. La consommation est la face claire, la face jouissive d'un mécanisme dont le travail est la face obscure, la face contraignante. Elle en est aussi la pulsion motrice : la soif des besoins humains peut être considérée par certains comme insatiable, il n'empêche qu'elle doit être entretenue par une frustration permanente qui est l'objet de la publicité. Cette frustration est elle-même alimentée par la production incessante de produits nouveaux susceptibles d'être

commercialisés. Dans ses analyses sur la technique et la propagande, Ellul avait particulièrement mis l'accent sur le rôle socio-économique capital de la publicité. Pourquoi le travail capte-t-il l'essentiel de l'énergie humaine? Poser cette question n'a de sens que si on replace le travail au sein de cette boucle rétroactive dont le moteur est l'aspiration à un enrichissement permanent. Il convient donc de s'interroger sur cette priorité sociale qui est somme toute récente puisqu'elle n'apparaît qu'au XVIII^e siècle avec les Lumières et les premiers penseurs libéraux. La concordance entre la valorisation idéologique du travail, sa généralisation, sa marchandisation au sein d'un marché du travail et la célébration du « doux commerce » qui apporte paix, prospérité et progrès de l'humanité en général est éloquente et explicitement assumée par les auteurs libéraux. En bonne logique, le progrès technique avec ses potentialités de démultiplication de la production doit pouvoir alléger le poids du travail. Et il faut bien constater que depuis le XIX^e siècle le volume horaire consacré par chacun au travail a considérablement diminué, que ce soit par le biais de la diminution de la durée hebdomadaire, l'allongement et la généralisation des études et ceux de la retraite à l'autre extrémité de la vie. Pourtant on observe la réticence avec laquelle est envisagée la diminution du temps de travail, ce dont les polémiques constamment renouvelées en France sur les « trente-cinq heures » fournissent une illustration intéressante. Outre la crainte d'une diminution des richesses (peu fondée en raison du taux de chômage persistant que connaissent nos sociétés), on peut déceler une hantise plus globale de remise en cause des fonde-

ments même du système décrit ci-dessus. C'est l'imaginaire social qui est en jeu : quel usage de leur temps libre peuvent faire ces masses de travailleurs libérés d'une partie de leurs chaînes ? La question n'est pas nouvelle et elle a alimenté les cauchemars des dirigeants et idéologues bourgeois au XIX^e siècle. Le développement rapide des industries de loisirs à partir des années 1950 est une réponse ; une réponse conforme à la cohérence du système socio-économique en place puisqu'il s'agit de biens et de services faisant l'objet d'un échange marchand, quelle que soit par ailleurs l'ambition culturelle de l'objet de l'échange. L'essor du mouvement associatif constaté en France depuis quelques décennies constitue une réponse d'une autre nature, car il n'y a pas de compensation monétaire (ou très marginalement) à l'engagement déployé dans le cadre d'une association. Encore faut-il remarquer que les statistiques existantes sur cette progression nous fournissent des chiffres qui enregistrent la multiplication des associations mais ne renseignent en rien sur l'investissement-temps globalement consacré à l'animation de ces associations. On pourrait aussi évoquer le secteur de l'économie sociale et solidaire qui inscrit les rapports de travail dans un registre autre que strictement marchand, qui laisse place à la solidarité, une valeur qui ne peut être ni quantifiée ni monétarisée. Mais on perçoit bien que ces alternatives, aussi intéressantes et prometteuses soient-elles, restent à la marge du noyau dur de notre système social imperturbablement centré sur le travail.

À la question « à quoi sert le travail ? », la réponse est : satisfaire nos besoins. Mais une fois dépassé le

stade où nos besoins élémentaires de survie sont remplis, l'enjeu social est de savoir quels besoins vont demander quels moyens. En l'état actuel des choses, ce sont les possibilités de la technique conjuguées au marché qui déterminent le système de production et de consommation, donc la structure et la nature de la demande de travail. Peut-on laisser ces deux seuls paramètres – la technique et le marché – définir la société dans laquelle nous souhaitons vivre ? Si l'on ne se contente pas d'une réponse affirmative, si l'on juge que le résultat n'est pas glorieux, voire franchement inquiétant, alors il faut s'interroger sur les finalités de la vie commune. Inventer les lieux, les procédures, les institutions où chacun pourrait débattre de ces finalités et des moyens qu'elles exigent. C'est à vivre et transcender cette problématique qu'Ellul nous convie.

MICHEL HOURCADE
JEAN-PIERRE JÉZÉQUEL
GÉRARD PAUL

LE TRAVAIL, C'EST LA LIBERTÉ

Cela peut se dire encore selon les milieux bourgeois : la paresse est la mère de tous les vices (donc le travail est le père de toutes les vertus).

Chrétien : qui travaille prie.

Socialiste : le travail c'est la condition de libération du prolétariat.

On pourrait d'ailleurs, dans l'esprit du temps, varier toutes les valeurs après le travail, on pourrait aussi bien dire : le travail c'est la vérité, ou la justice, ou la fraternité, ou la santé. Ce ne serait ni plus ni moins vrai. Ni plus, parce qu'en réalité, on ne voit pas ce que le travail peut bien avoir à faire avec tout ça. Ni moins parce qu'en réalité, c'est la croyance commune, profonde, indéradicable des hommes de ce temps. Et pourtant c'est un lieu commun difficile à avaler. Car enfin sauf anomalie, on ne peut pas dire que spontanément l'homme aime travailler. Qu'il travaille pour devenir riche, ou premier, ou héros du travail, c'est-à-dire satisfaire son orgueil, sa jouissance ou son égoïsme cela se comprend. Qu'il travaille pour s'abrutir, pour se divertir, c'est-à-dire pour se fuir lui-même, pour fuir les questions dernières et le désespoir, cela se comprend aussi. Que très exceptionnellement, artiste, artisan des siècles passés, obsédé du pétrole

ou fana du zinc, il travaille par passion d'une œuvre ou d'un objet ou d'une sensation, cela se comprend encore, mais contrairement à la légende, c'est assez rare. De toute façon il s'agit de motifs annexes qui poussent à travailler, à accepter, à supporter le travail. Il ne s'agit en rien de l'amour du travail en lui-même. Non, l'homme normal trouve le travail fatigant, pénible, ennuyeux, et fait tout ce qu'il peut pour s'en dispenser, et il a bien raison. Le « travail » c'est à l'origine le carcan imposé à l'animal pour le castrer ou le ferrer. Le sens premier du mot « travail » en français est « gêne, peine, souffrance », ce n'est pas pour rien que l'on a justement employé ce mot-là pour traduire *labor*. Les peuples de l'Antiquité, les Arabes, les Indous, ont tous considéré le travail comme une affaire d'êtres inférieurs. Dans le judaïsme et le christianisme, le travail est tenu pour une condamnation. On me la baille belle quand on prétend que le christianisme a valorisé, dignifié le travail. Sauf un ou deux textes des pères de l'Église, toujours les mêmes, l'immense majorité des écrits du début du christianisme et du Moyen Âge affirment que le travail est une conséquence de la chute, qu'il est lié au péché, et qu'il n'est nullement une vertu. Et dans la civilisation romaine « chrétienne », ou dans les siècles « chrétiens » du Moyen Âge, le travail a toujours été regardé comme servile, signe d'infériorité et de déchéance, macule ; et dans la division des ordres, l'ordre qui travaille est le dernier. Et si des règles religieuses comme à Cluny ou à Cîteaux font du travail une obligation, ce n'est pas parce que le

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i>	7
LE TRAVAIL, C'EST LA LIBERTÉ	19
DE LA BIBLE À L'HISTOIRE DU NON-TRAVAIL	33
LE TRAVAIL	45
L'IDÉOLOGIE DU TRAVAIL	67
LES POSSIBILITÉS TECHNIQUES ET LE TRAVAIL	85
TRAVAIL ET VOCATION	113
VERS LA FIN DU PROLÉTARIAT?	127
POUR QUI, POUR QUOI TRAVAILLONS-NOUS?	239

Jacques Ellul
Pour qui, pour quoi
travaillons-nous ?

ELLSWORTH (Léonide), représentant américain, né à Chicago (1880-1951), qui abrégea plusieurs raids aériens de bombardement en Asie-Pacifique.

ELLUL, Jacques, philosophe (1912-1994), juriste, historien, sociologue et biologiste, ce penseur prophétique est le premier à avoir compris que la « technique technique » est la clé de notre modernité.

ELME (saint), V. Erasme.

ELMAS, femme d'Orgon, dans le *Dominateur* de Molière, femme qui tente vainement de se suicider.

ELNE (1620), comte des Pays-Bas-Orientaux (act. de Brénoy), 6019 h. (Elberon), une cathédrale (XV-XVI).

Elne cathédrale (XV-XVI) avec des tombeaux des XII et XIII.

Elne de la folie (F.), ouvrage latin d'Erasme (1511), satire savante l'histoire de la société.

ELI (saint), évêque de Noyon, né à Clermont (Limousin), 1185-1252, évêque et théologien. Le *Deus* de *Deus* de l'Église et de l'Église et de l'Église. *la petite vermillon* (1941). Histoire des cathédrales et des évêques de France.



Pour qui, pour quoi travaillons-nous ? Jacques Ellul

Cette édition électronique du livre
Pour qui, pour quoi travaillons-nous ? de Jacques Ellul
a été réalisée le 15 mars 2013
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782710369967 - Numéro d'édition : 248147).
Code Sodis : N542025 - ISBN : 9782710369981
Numéro d'édition : 248149.